



Département d'Histoire

Séminaire « **Les sociétés européennes au Moyen Âge :
modèles d'interprétation, pratiques, langages** »

ENS, 2011-2012

Comment étudier les milieux populaires urbains de la fin du Moyen Âge ?

François Menant

18 novembre 2011

« **“La famine n'est pas un problème de sciences naturelles,
mais de sciences sociales”** :

Les crises alimentaires du bas Moyen Âge, un phénomène de marché»

Comment se situe cette séance dans le déroulement du séminaire	2
Les disettes des environs de 1300 : exposé des faits et antécédents.....	2
L'explication malthusienne.....	3
Les famines contemporaines et l'analyse des économistes du développement	3
Le marché et l'approvisionnement des villes de la fin du Moyen Âge	5
Une explication complémentaire : La crise d'Ancien Régime	4
Les famines, de l'Irlande à nos jours.....	4
Les facteurs déterminants des mécanismes de pénurie : spéculation et arrière- plans politiques	5
Les mécanismes de l'approvisionnement et de la cherté aux XIIIe-XIVe siècles	6
Les interventions publiques évitent l'hécatombe	6
Conclusion : mécanismes et conséquences des crises alimentaires des derniers siècles du Moyen Âge	7

Comment se situe cette séance dans le déroulement du séminaire

Une petite série de 3 études sur la consommation comme clef d'approche des milieux populaires urbains, cette fois-ci et la prochaine : les besoins fondamentaux : se nourrir et se vêtir ; il faudrait ajouter se loger, j'y ai fait allusion dans l'introduction.

Cette fois, la satisfaction du besoin primordial, se nourrir, avec ses deux facettes complémentaires :

-satisfaire la faim (ou plutôt la subir, en l'occurrence)

-et choisir ses aliments, ses modes de préparation, en somme élaborer une culture alimentaire (Fabien Faugeron, « L'alimentation du petit peuple urbain en Italie à la fin du Moyen Âge : des circuits commerciaux, des produits et des pratiques spécifiques. Etude comparative autour du cas vénitien ».)

Nous synthétisons les résultats de deux recherches toutes fraîches :

-le volet initial du programme « la conjoncture de 1300 en Méditerranée », actes sous presse (*Les disettes...*) et article de synthèse d'ensemble

-la thèse de Fabien Faugeron et ses recherches de post-doc qu'il a menées depuis.

F. Faugeron a soutenu en 2009 une thèse intitulée « Nourrir la ville : ravitaillement, marchés et métiers de l'alimentation à Venise dans les derniers siècles du Moyen Âge ». Cf. ses articles, "Nourrir la ville. L'exemple de la boucherie vénitienne à la fin du Moyen Âge", dans *Histoire Urbaine*, n° 16, juillet 2006, p. 53-70 ; "Le marché du Rialto à Venise: le centre d'un espace de ravitaillement sans frontière", dans Massimo Montanari et Jean-Robert Pitte (dir.), *Les frontières alimentaires*, 2008, p. 279-297 ; "Au cœur de l'annone vénitienne. Le fondaco delle farine de Rialto à la fin du Moyen Âge", dans *Mélanges de l'École française de Rome - Moyen Âge*, n°121/2, 2009, p. 417-436.

Les disettes des environs de 1300 : exposé des faits et antécédents

Le point de départ de ma réflexion sur les crises alimentaires européennes, au long d'un millénaire, est une relecture de celles qui ont frappé l'Europe autour de 1300 et qui constituent les premiers symptômes de la dépression du bas Moyen Âge (*Les disettes dans la conjoncture de 1300...* ; « Les campagnes de la Méditerranée occidentale... ») : ces séries de disettes commencent dans les années 1270, et culminent avec la « grande famine » qui ravage l'Europe du Nord-Ouest de 1314 à 1318 (Jordan) ; elles se renouvellent encore jusqu'à une autre année terrible, 1347, la seule où tout le continent est frappé. Leur origine habituelle est une mauvaise récolte, qui provoque une hausse des prix du blé. Lorsque plusieurs années médiocres s'enchaînent, on aboutit à des situations de famine véritable.

La faim n'est certes pas une nouveauté à la fin du XIIIe siècle : elle a rôdé à travers l'Europe tout au long de la phase de croissance économique et démographique pluriséculaire qui s'achève alors. En cas de mauvaise récolte, les affamés meurent de faiblesse, après s'être résignés à tous les expédients (texte 1). La charité et les stocks des riches ne suffisent pas à atténuer la pénurie (texte 2), et le marché ne doit encore tenir qu'une place marginale : Charlemagne, déjà, légiférait sur le prix du blé et interdisait la spéculation, ce qui témoignait pour le moins d'une conscience des mécanismes de la pénurie, sinon d'une capacité effective à les maîtriser. La faim semble en tout cas perdre son caractère statique dès la fin du XIe siècle au plus tard : Guibert de Nogent, un des chroniqueurs les plus perspicaces de ce temps, analyse la pénurie en termes de spéculation (*De vita sua*, p. 319-320), et les ondes de famine qui parcourent périodiquement le continent suggèrent qu'il existe dès lors, au moins dans les régions les plus urbanisées, une circulation à longue distance de denrées et d'informations ou de rumeurs sur les prix : les secours aussi bien que les pénuries se propagent, sous des formes que l'on distingue encore mal (Benito).

Sans être donc un phénomène nouveau, les famines deviennent après 1270 plus graves et plus fréquentes ; particulièrement nombreuses et intenses durant les trois

quarts de siècle suivants, elles persistent dans la seconde moitié du XIVe siècle en dépit de l'hécatombe provoquée par la peste de 1348 (doc. 4 et 5).

L'explication malthusienne

Cette aggravation des problèmes alimentaires était jusqu'ici classiquement interprétée sur un mode malthusien : la croissance démographique, qui a multiplié par deux ou trois la population européenne au cours des siècles précédents, se heurterait à la fin du XIIIe siècle à un plafond de ressources, dû à l'incapacité à augmenter les surfaces cultivées et la productivité agricole. Dès lors les accidents climatiques se traduiraient par des pénuries de plus en plus graves, comme c'est le cas pour les trois années torrentielles qu'ont subies la Flandre et l'Angleterre en 1314-1318. Cette analyse a aussi une version marxiste, qui intègre le prélèvement seigneurial comme facteur supplémentaire de déséquilibre. Ces interprétations d'une simplicité convaincante ont été élaborées par quelques grands médiévistes entre 1949 et 1962.

La peste de 1348 avait été longtemps considérée comme le facteur essentiel de déclenchement de cette crise. Mais au début des années 50 une série de travaux, dus notamment à Michael Postan¹, approfondis et nuancés en 1962 par une synthèse mémorable de Georges Duby², a imposé l'idée que la peste n'avait fait que porter le coup de grâce à une économie et une population déclinantes³. Dès les dernières décennies du XIII^e siècle, la phase d'expansion qui durait depuis trois siècles aurait buté sur l'incapacité technique de l'agriculture à nourrir une population en constante augmentation⁴.

Les famines contemporaines et l'analyse des économistes du développement

Ces années 50-60 étaient l'époque où l'on pouvait penser que l'humanité allait définitivement échapper à la faim, grâce aux progrès de l'agriculture et des communications, et l'explication malthusienne des famines du passé cadrerait bien avec cette perspective évolutive. Mais nous constatons aujourd'hui qu'il n'en a rien été, et qu'aux quatre coins du monde des millions d'hommes continuent périodiquement à souffrir de la faim alors que les ressources de la terre devraient suffire à tous. Les historiens ne peuvent rester insensibles aux famines contemporaines, qui les conduisent à repenser leurs analyses.

Ce constat du retour contemporain de la faim, hélas banal, a été transformé en observation scientifique par une école d'économistes, de sociologues et d'historiens,

¹ M. M. Postan, *Some Demographic Evidence of Declining Population in the Later Middle Ages*, dans *Economic History Review*, 2nd ser., 2, 1950, p. 130-167 ; rééd. dans M. M. Postan, *Essays on Medieval Agriculture and General Problems of the Medieval Economy*, Cambridge, 1973, p. 186-213. Paraissent simultanément un autre article important : É. Perroy, *À l'origine d'une économie contractée: les crises du XIV^e siècle*, dans *Annales É.S.C.*, 4, 1949, p. 167-182, et une contribution collective qui marque l'entrée de ce modèle dans la vulgate des médiévistes européens : C. M. Cipolla, J. Dhondt, M. Postan, Ph. Wolff, *La démographie au Moyen Âge*, dans *IXe Congrès international des sciences historiques*, I, Paris, 1950 (Postan donne en 1951 une version augmentée de sa contribution, rééditée dans M. M. Postan, *Essays on Medieval Agriculture...*, p. 3-28). Postan a repris ce schéma dans la grande synthèse qu'il a dirigée : M. M. Postan, *England*, dans *The Cambridge Economic History of Europe*, 1, *The Agrarian Life of the Middle Ages*, 2e éd., Cambridge, 1966, puis dans M. M. Postan, *The Medieval Economy and Society. An Economic History of Britain in the Middle Ages*, Londres, 1972.

² G. Duby, *L'économie rurale et la vie des campagnes dans l'Occident médiéval*, Paris, 2 vol., 1962. Traduit en anglais en 1968 par Cynthia Postan.

³ Le dernier état des travaux en ce sens est le tour d'horizon effectué lors du colloque *Europa en los umbrales de la crisis : 1250-1350 (XXI Sem. de Estud. Mediev., Estella, 18 a 22 de julio de 1994)*, Pampelune, 1995, avec une introduction de Juan Carrasco qui définit bien le point de vue adopté.

⁴ C'est le cadre explicatif adopté par les thèses françaises d'histoire rurale régionale des années 1950-1990 et par toutes les grandes synthèses, par exemple en français les deux bons volumes successifs de la « collection U » des éditions Armand Colin : G. Fourquin, *Histoire économique de l'Occident médiéval*, Paris, 1969, et P. Contamine (dir.), *L'économie médiévale*, Paris, 1993.

auxquels l'oeuvre d'Amartya Sen a ouvert la voie (Sen, *Poverty and Famines...* ; Sen, *Repenser l'inégalité*). Dans certaines des analyses qu'il a suscitées, les famines prennent l'allure d'un phénomène indissociable de notre modernité, lié au post-colonialisme et à l'autoreproduction des sociétés occidentales. Leur recrudescence a en tout cas fait naître, à partir des années 80, un mouvement d'études qui a cherché à en comprendre les causes et les mécanismes.

Une explication complémentaire : La crise d'Ancien Régime

Les historiens des XVII^e et XVIII^e siècles ont été les premiers à analyser les mécanismes de la cherté : cette époque a en effet subi des famines répétées et meurtrières (doc. 6), comme le « grand hiver » 1693-1694, qui a peut-être causé 1 500 000 morts. Le modèle de la « crise d'ancien type » ou « d'Ancien Régime » défini par Ernest Labrousse, précurseur des recherches en ce domaine, a été renouvelé par toute une école principalement anglo-saxonne : Labrousse identifiait une crise brève, causée par la mauvaise récolte, qui faisait monter les prix jusqu'à la fin du printemps. Ses successeurs ont largement pris en compte la spéculation, la rumeur, voire la panique, et aussi la notion de juste prix exprimée par les consommateurs. Leurs analyses aident à comprendre les pénuries de la fin du Moyen Âge, dont le contexte social est comparable.

Les famines, de l'Irlande à nos jours

Les famines disparaissent en Europe après le XVIII^e siècle, en-dehors d'exceptions principalement dues à des guerres. Le ravitaillement est devenu régulier et abondant, on se le procure rapidement grâce aux chemins de fer, aux navires transatlantiques et à la colonisation de l'Ouest américain. La dernière et la plus meurtrière des crises alimentaires européennes d'un type proche de celles d'Ancien Régime frappe l'Irlande en 1846-1847 et se prolonge jusqu'à 1852 ; causée par la maladie de la pomme de terre, elle fait un million de morts et provoque une forte émigration vers les Etats-Unis. Cette crise -qui a aussi touché le reste de l'Europe, mais moins gravement- et son contexte économique, social et culturel, exceptionnellement bien documentés, ont suscité depuis une vingtaine d'années des travaux dont les conclusions éclairent rétrospectivement les pénuries antérieures en dépit du fait que l'aliment de base, dont le manque a provoqué la crise, était la pomme de terre et non le blé (Ó Gráda ; *When the Potato Failed...*).

Le renouvellement de l'histoire des famines passe aussi par l'analyse de celles de notre temps. La faim a reparu au XX^e siècle, plus meurtrière que jamais (doc. 6). En 1959-1961 la famine la plus gigantesque qu'ait subie l'humanité tuait entre 15 et 30 millions de Chinois. Comme celle qui fit périr 5 ou 6 millions d'Ukrainiens et de Russes en 1932, cette hécatombe devait beaucoup au facteur politique et au caractère totalitaire du régime. Les famines provoquées par la seconde guerre mondiale, bien plus localisées, sont elles aussi pleines d'enseignements : ainsi l'« hiver de la faim » 1944-1945 qu'ont vécu les Néerlandais isolés sur la ligne de front, ou l'interminable siège de Leningrad (septembre 1941-janvier 1944). Quant à la famine du Bengale de 1943, choisie comme cas d'étude par Sen au début de sa réflexion, elle est en rapport immédiat avec la guerre anglo-japonaise. Tous ces cas illustrent le rôle, direct ou non, que peuvent avoir dans les crises alimentaires le facteur politique et les conflits armés ; on les retrouve dans des famines plus récentes, en Afrique orientale par exemple.

Des années 70 jusqu'à aujourd'hui, enfin, les crises alimentaires ont frappé une dizaine de pays africains et asiatiques, et elles continuent à menacer. Elles sont moins meurtrières que celles qui les ont précédées : pas plus de 100 à 200 000 décès à chaque fois. Mais elles sont plus choquantes que jamais, parce qu'on voit

bien que, étant donnée l'abondance globale des ressources, une répartition plus équitable suffirait à les éviter. D'un point de vue méthodologique, les famines de notre proche passé sont instructives pour l'historien, et particulièrement pour le médiéviste. Elles rendent en effet accessibles des mécanismes que l'on entrevoit déjà dans celles des derniers siècles du Moyen Âge. Elles confirment par exemple les propos des chroniqueurs, qui associent régulièrement aux famines des épidémies qui semblent plus meurtrières que celles-ci : aujourd'hui comme alors, les épidémies de toutes sortes sont déjà latentes en temps normal dans les groupes sociaux démunis qui sont les plus exposés à la famine. Les chroniqueurs des XIIIe-XIVe siècles rejoignent les observateurs des famines contemporaines sur un autre point, plus important encore : ils présentent les crises alimentaires en termes de cherté davantage que d'hécatombe (textes 3 et 4). Cela suggère que dès cette époque la pénurie ne dépend plus que partiellement des récoltes : c'est désormais pour l'essentiel un phénomène de marché.

Les facteurs déterminants des mécanismes de pénurie : spéculation et arrière-plans politiques

Au début d'une famine il y a certes normalement une mauvaise moisson, mais ce n'est souvent guère plus qu'un facteur de déclenchement. Aujourd'hui la sécheresse peut tenir ce rôle en Afrique, les inondations en Asie. Les disettes du début du XIVe siècle correspondent quant à elles à une phase de refroidissement, mais cette causalité vaut surtout pour l'Europe du Nord : les années 1315-1318, désastreuses dans le Nord-Ouest, sont normales sur les rives de la Méditerranée, et il est exceptionnel que, comme en 1347, les récoltes soient mauvaises au Nord comme au Sud. L'explication d'une disette, dans une société un tant soit peu développée, est en fait toujours pluricausale ; le facteur climatique se combine à d'autres : la guerre, nous l'avons dit, et surtout la spéculation, les erreurs de prévision et de gestion des autorités –l'administration se développe rapidement aux XIIIe-XIVe siècles, mais dispose de moyens encore très limités-, une fiscalité balbutiante mais qui peut peser lourdement sur le contribuable, des pratiques de pouvoir irresponsables ou corrompues.

Les arrière-plans politiques ne sont pas moins importants : selon la fameuse maxime de Sen, les pénuries alimentaires sont moins graves dans les démocraties, parce que les dirigeants doivent rendre des comptes. Les cités méditerranéennes des XIIIe-XIVe siècles ne sont pas à proprement parler des démocraties, et leurs dirigeants ne sont pas élus par les catégories sociales les plus exposées à la disette ; mais ils sont très attentifs aux questions d'approvisionnement, à la fois parce qu'ils professent l'idéologie du bien public et parce qu'ils craignent la colère populaire. Ils sont d'ailleurs pris dans un conflit récurrent entre leurs intérêts privés de propriétaires fonciers et de marchands -spéculer, conserver leurs stocks jusqu'à ce que les prix montent pour faire du profit- et leurs devoirs d'édiles -maintenir des prix qui permettent à tous de se nourrir.

Le marché et l'approvisionnement des villes de la fin du Moyen Âge

À la lumière de ces analyses de situations actuelles ou récentes, le fait qu'une partie importante de l'économie européenne fonctionne comme un marché, depuis le XIIe siècle au plus tard, s'avère important pour expliquer le déroulement et les modes de résolution des pénuries. L'urbanisation, très forte jusqu'à la fin du XIIIe siècle, est un facteur décisif de cette évolution : le pays le plus urbanisé, l'Italie, compte alors 2, 5 à 3 millions de citoyens sur un total de 12, 5 millions d'habitants, et en Toscane ils doivent être presque aussi nombreux que les ruraux. Ces millions de citoyens doivent acheter leur nourriture : du pain, pour l'essentiel, à raison d'une consommation individuelle moyenne estimée à 3 à 4 hectolitres de blé par an (s'il

s'agit de froment), soit environ 225 à 300 kg. Ils paient avec les salaires qu'ils reçoivent dans les fabriques où ils sont employés. Les prix sont donc désormais un facteur central du problème alimentaire. Les grandes villes comme Florence, Venise, Barcelone, Paris ou celles de Flandre se procurent une bonne partie du blé dont elles ont besoin dans des régions lointaines : la Sicile, les rives de la mer Noire ou celles de la Baltique. Les 60 000 habitants de Valence consomment au XVe siècle, selon les estimations des contemporains, 15 000 tonnes de blé par an, importé pour moitié d'outre-mer, de Sicile surtout. Au début de l'été 1346, la commune de Florence (100 000 habitants), pressée par la disette, cherche à acheter, sur tous les rivages de Méditerranée, cette même quantité de 15 000 tonnes de blé, dont elle ne trouve qu'une partie. Payées au prix fort en temps de pénurie et revendues à des tarifs sociaux, au détail ou sous forme de pain, ces cargaisons pèsent très lourd dans les budgets municipaux : jusqu'à plus de 15% dans celui de Valence. Les problèmes alimentaires de cette période s'avèrent en somme très comparables à ceux de l'époque moderne : il y a certainement plus de différence entre les famines du haut Moyen Âge –celles par exemple, très graves, du VIe siècle – et celles des XIIIe-XIVe siècles, qu'entre celles-ci et les famines modernes.

Les mécanismes de l'approvisionnement et de la cherté aux XIIIe-XIVe siècles

En effet, aux XIIIe et XIVe siècles comme au XIXe ou au XXe, une mauvaise récolte ne se traduit pas directement par la pénurie, mais par la hausse des prix, qui commence bien avant que les céréales ne fassent effectivement défaut, et qui peut atteindre des niveaux vertigineux. L'élément que les chroniqueurs notent le plus couramment pour signaler les disettes, c'est justement l'augmentation des prix (doc. 3, 4, 5).

Pour bien comprendre la logique des hausses de prix, il faut rappeler qu'au Moyen Âge beaucoup de consommateurs achètent eux-mêmes le blé qu'ils feront transformer en pain. Ceux qui n'ont guère de ressources, petits paysans et salariés des villes, ne peuvent pas faire de réserves ; ils doivent continuer à acheter du blé ou du pain lorsque les prix montent, et ils y consacrent une part croissante et bientôt exclusive de leur budget : en fonction de l'évolution quotidienne des prix des différents blés –elle-même suscitée par la spéculation sur l'offre et la demande et sur les possibilités d'approvisionnement-, les autorités municipales modifient le poids de la miche de pain, dont le prix reste fixe : à Valence au XVe siècle, ce poids peut varier de 1 à 10. Cela entraîne une baisse temporaire de la demande de tous les biens qui ne sont pas des aliments de première nécessité : la crise s'étend à toute l'économie.

Le mécanisme décisif de la cherté, c'est que lorsque s'annonce une mauvaise récolte, dès janvier-février (doc. 3), les intermédiaires anticipent la montée des prix en ne mettant pas leurs stocks en vente. Le marché est donc peu fourni, ce qui fait encore monter les prix. C'est l'« entitlement approach » de Sen : il y a disponibilité de nourriture (*availability*), mais pour se la procurer il faut disposer d'un « droit d'accès » (*title*) valide, c'est-à-dire dans la plupart des cas de fortes sommes d'argent (doc. 3). La disette ne provient pas du manque de nourriture, mais de l'impossibilité de se la procurer. « La famine n'est plus un problème de sciences naturelles, mais de sciences sociales ».

Les interventions publiques évitent l'hécatombe

Mais la cherté ne se traduit pas par une hécatombe, sauf lors des années les plus difficiles : il est exceptionnel que l'Europe entière soit simultanément touchée par une mauvaise récolte de toutes les céréales, et il est donc toujours possible de faire venir d'ailleurs les denrées qui font défaut. En fait, nous l'avons dit, les grandes villes des XIIIe-XVe siècles, surtout celles qui ont un accès aisé à la mer,

s'approvisionnent en grande partie par des importations. En temps de disette, celles-ci jouent un rôle encore plus crucial : l'arrivée d'une cargaison, voire la simple annonce de son arrivée, suffisent à détendre le marché. Dès qu'ils en sont informés, les détenteurs de stocks s'empressent en effet de les mettre en vente pour profiter des derniers jours de prix élevés, ce qui fait aussitôt baisser ceux-ci.

Instruites par les premières grandes disettes de la fin du XIII^e siècle, les autorités municipales achètent du blé dès que la récolte s'annonce préoccupante, et elles peuvent aussi créer des stocks à l'avance, sans attendre que la disette menace. Elles revendent ensuite le blé à un prix accessible à ceux qui en ont besoin ; la municipalité évite cependant de vendre son blé à un prix trop inférieur au prix du marché, pour ne pas faire disparaître celui des marchands. Elle peut également intervenir en distribuant le blé aux boulangers, voire en produisant elle-même du pain, mis en vente à un prix accessible à tous (doc. 3).

Conclusion : mécanismes et conséquences des crises alimentaires des derniers siècles du Moyen Âge

Les crises alimentaires des derniers siècles du Moyen Âge, placées à la lumière de la comparaison avec celles de notre temps et des deux siècles précédents, révèlent ainsi des mécanismes bien différents de ce que serait la simple fermeture des ciseaux malthusiens de la population et de la production agricole. Le marché, la spéculation, l'État, la circulation des nouvelles et des denrées, y jouent le rôle central, à côté des phénomènes climatiques qui en sont les déclencheurs, voire de simples prétextes. Ces disettes sont probablement moins meurtrières qu'on ne l'a dit d'après quelques cas particulièrement tragiques, mais elles pèsent à long terme sur la démographie, et jouent un rôle discriminant de redistribution de la richesse et de reclassement social.